

L'Opéra est les théâtre des sens, celui de la vue doit y être satisfait le premier. On regarde avant d'écouter. Sous ce rapport, la restauration de la salle a obtenu un succès complet, et l'architecte ne mérite que des éloges. Sa tâche était difficile; il fallait qu'il adoptât un style de bon goût et qui ne fût pas en désaccord avec les formes de l'ancienne salle. M. Le Sueur a rempli fidèlement la mission qu'il avait reçue; sans entrer dans le détail technique et par cela même aride des divers changemens qu'il a faits, sans parler des modifications opérées dans l'entablement ainsi que dans les voussures des amphithéâtres, je dirai simplement qu'il a su donner à l'Opéra un aspect nouveau pour les Parisiens; on voit aussi au parti qu'il a su tirer de l'espace, qu'il a eu constamment en vue deux choses qui doivent occuper un entrepreneur: multiplier les places, pour augmenter la recette, et donner le plus possible au spectateur une position commode. Au-dessous des loges de l'avant-scène on a établi des baignoires; on a fait des loges grillées de celles qui entourent le parterre, et devant les premières on a construit une petite galerie. Le nouvel architecte me semble aussi avoir donné une preuve de bon sens et de goût en adoptant un style de décoration large et *Raphaëlique*, c'était le seul qui pût être en harmonie avec le travail de son prédécesseur. Les figures bien posées et jetées avec hardiesse, sont de MM. J. Alaux, Gosse, Hesse et Coutan; ici l'éloge est dans les noms. La peinture de décors a été exécutée par les frères Adan, dont le talent connu ne s'est pas démenti. En entrant dans la salle on est frappé du coup-d'œil magnifique qu'elle présente; elle a toujours été bien éclairée, mais elle l'est aujourd'hui mieux qu'à aucune époque. Le lustre, déjà très brillant, étincelle de clarté et jette les flots d'une lumière encore plus vive et plus pure; on a complété cette illumination en adoptant aux loges d'avant-scène et à l'ancienne loge des premiers gentilshommes de la chambre et à celle de la liste civile, d'énormes candélabres surmontés d'un grand nombre de bougies, qui répandent dans toute la salle le jour le plus éclatant. Aucun mouvement de physionomie, aucun détail de toilette ne peut échapper à la vue ou à la lorgnette de l'amateur; il faudra qu'une femme soit vraiment jolie pour venir à l'Opéra: gare aux laides. La parure sera aussi regardée comme indispensable; j'ai remarqué que les dames avaient un peu négligé ce chapitre important; mais elles ne connaissaient pas encore les nouvelles dispositions; elles ne savaient pas qu'elles seraient aussi distinctement aperçues; désormais elles n'y seront plus prises; leur coquetterie nous répond de leur mémoire.

Le directeur avait choisi pour pièce d'ouverture *Guillaume Tell*. Le sujet de cet ouvrage est connu; il a inspiré à Lemierre une tragédie remplie de vers barbares, à Sedaine, un opéra-comique médiocre, et à Schiller, un drame dont M<sup>me</sup> de Staël a fait un grand éloge, et dont Pichat a donné une imitation au Théâtre-Français; on représente Guillaume Tell dans tous les pays du monde, excepté dans celui du héros, et cela par la meilleure de toutes les raisons, par la raison qui empêchait le gouverneur d'une place démantelée de faire tirer le canon pour le prince. Je ne conçois pas trop pourquoi notre vieille révolution a voulu exploiter à son profit le trait qui a fourni le fond de cet opéra; il m'est impossible de saisir le rapport qui existe entre un peuple généreux qui court aux armes pour repousser l'étranger, et des sujets révoltés qui méconnaissent l'autorité de leur roi; les Suisses ne dépendaient pas de la maison d'Autriche; ils voulaient conserver leurs habitudes, leurs mœurs et leur nom; rien n'était plus juste ni plus naturel:

les Français étaient le peuple le plus heureux du monde: ils se sont lassés de leur bonheur, et ils ont poursuivi des chimères; rien n'était plus l'un ni plus absurde. Il n'y donc aucune comparaison à établir entre ces deux nations; la rage de Guillaume Tell qui s'est emparée de tous nos théâtres ne peut s'expliquer que par le besoin des allusions. Il y a des personnes (et heureusement le nombre en diminue tous les jours) que le mot de *liberté* met en émoi, comme après la retraite de l'armée sur la Loire, *guerriers et lauriers victoire et gloire* étaient les rimes obligées de tous les couplets. L'esprit a ses modes, la folie a ses phrases, puis la raison vient, et tout rentre dans l'ordre: la France touche au réveil.

*Guillaume Tell* est le premier ouvrage que Rossini ait fait pour notre scène lyrique. Un compositeur napolitain qui a eu long-temps ainsi que lui, une réputation colossale, *Paësiello* [Paisiello], a voulu, il y a vingt ans, se naturaliser Français un grand Opéra; sa tentative a échoué; *Proserpine* est tombée sur un théâtre où rien ne tombe. Rossini a vengé l'Italie par un chef-d'œuvre. L'ouverture est une des plus belles et des plus ingénieuses que l'on ait jamais entendues; ce n'est pas seulement comme cela n'arrive que trop souvent, une réunion brillante de notes qui se succèdent, c'est la description fidèle et pittoresque d'un pays original et vierge: c'est la Suisse; on la sent avant de la voir. Il serait inutile de revenir sur chacun des morceaux dont se compose ce bel ouvrage. Le duo du premier acte, le chœur du Serment, et le final, ont produit leur effet accoutumé. Au second acte, on a été surpris de ne pas voir M<sup>me</sup> Damoreau-Cinti [Cinti-Damoreau]. Une fatale bande sur l'affiche annonçait son indisposition subite; elle a été remplacée par M<sup>me</sup> Dorus [Dorus-Gras]; cette cantatrice n'est pas sans mérite; sa méthode est bonne et sa voix ne manque ni de justesse, ni d'étendue, mais il eût mieux valu dans son intérêt, qu'elle choisit un rôle où elle n'eût pas à subir une comparaison toujours dangereuse. Son grand air a perdu quelque chose pour l'effet, et dans le récitatif, elle m'a semblé un peu molle, et elle est restée au-dessous de la situation. Le fameux duo: *Le voilà sorti de son âme, ce secret qu'on trahi ses yeux*, a été chanté par Nourrit avec expression ravissante; et dans le trio qui suit, au moment où il apprend le meurtre de son // 2 // père, et jure de la venger, il a eu des inspirations tellement heureuses qu'il s'est presque élevé au rang de tragédien.

Dabbadie [Dabadie], qui a créé le rôle de Guillaume, a soutenu sa réputation. Au troisième acte on a retrouvé avec un plaisir extrême cette tyrolienne d'une harmonie si pure et si neuve, si bien dansée par Coulon et M<sup>mes</sup> Julia et Montessu. Ces voix ménagées avec art, qui soutiennent et animent les pas du trio léger, charment le spectateur, et le reposent du bruit. C'est une idée pleine de grâce. On va sans doute me demander en quoi consistent les changemens de *Guillaume Tell* réduit en trois actes; je dirai d'abord que la pièce ne dure plus que trois heures et demie; voilà pour le temps. Quant à l'action, on a tout simplement supprimé le quatrième acte. À la fin du troisième, immédiatement après la scène de la pomme, on vient prévenir Gessler [Gesler] qu'il y a une émeute; comme les machines hydrauliques n'étaient pas encore connues à cette époque, il ne peut pas employer cette ressource, et fait marcher contre les mutins les soldats dont il est le chef; on se bat de part et d'autre avec acharnement, et Gessler [Gesler] périt dans la mêlée. Ce dénouement, dira-t-on, blesse la vraisemblance, il est en

opposition avec nos souvenirs historiques; celui que l'on a supprimé était plus naturel, etc., etc. Tout cela est vrai, c'est une réflexion qui n'échappe à personne; les auteurs eux-mêmes l'ont probablement faite comme tout le monde et avant tout le monde, mais ils ont senti qu'un opéra qui dure quatre heures et demie est trop long, et que toujours du plaisir n'est plus du plaisir; ils ont calculé que s'ils l'abrégeaient on le jouerait plus souvent, et s'ils ont introduit sciemment un faux matériel dans les annales helvétiques, ils se sont décidés d'après cette considération tranchante, qu'un drame lyrique n'est pas un cours d'histoire, et qu'une extravagance de plus ou de moins n'est rien par le temps qui court.

On donnait ensuite *la Somnambule*; ce n'est pas seulement un ballet, c'est une pièce, et la meilleure preuve que je puisse en offrir, c'est qu'un mois après la première représentation, tous les littérateurs à la suite, tous ceux qui sont forts pour *inventer* ce qui a été fait, se sont empressés de dialoguer le programme en conservant la marche des scènes; ils n'ont pas eu d'autre peine, et chaque théâtre a joué une *Somnambule*. La pièce dansée est la plus jolie de toutes. J'avoue que je n'ai vu souvent dans la chorégraphie qu'un amusement frivole, l'embellissement d'une fête, le mouvement organisé; dans *la Somnambule*, elle est vraiment un art, c'est le triomphe de cette pantomime que l'on n'a pas définie jusqu'à présent d'une manière qui me satisfasse. Je l'appellerais, si j'osais, une voix muette qui arrive à la pensée par les yeux. Il faut que cette voix, pour être comprise, ait à rendre des sentimens prononcés, quelque chose d'énergique, de la passion, en un mot; les impressions de l'âme se communiquent et restent; celles de l'esprit fuient et s'évaporent; on ne pourrait pas mettre Marivaux en ballet. Cette pensée était, j'en suis sûr, l'idée fixe de M. Scribe, quand il a composé sa pièce; il l'a fait avec deux situations: la première au second acte, quand la somnambule vient se placer dans le lit destiné au colonel; et la seconde au dernier, lorsqu'elle démontre son innocence en se promenant la nuit dans un rêve sur le toit de la maison qu'elle habite. Le poète a tout combiné avec art pour amener et faire ressortir ces deux scènes.

Le premier acte, qui n'est pour ainsi dire que d'exposition, m'a paru un peu long. Il y a quelque sacrifice à faire. L'action n'étant pas encore engagée, M. Aumer s'est livré tout à son aise aux développemens chorégraphiques. Thérèse Montessu ne peut même briller que comme danseuse, mais le public ne se lasse pas d'admirer son incomparable légèreté. Gertrude Legallois se fait toujours remarquer par sa belle tenue, les agrémens de sa personne, et le fini de ses pas. C'est dans le second acte que M<sup>me</sup> Montessu, s'élevant avec son rôle, en saisit toutes les nuances, en exprime avec une finesse exquise, et avec une effrayante vérité, les moindres détails. Au moment où tout le village la soupçonne injustement, où sa mère adoptive la croit coupable, où son amant la repousse, elle produit un effet électrique; la douleur ne saurait avoir un désordre plus intéressant, ni le désespoir un accent plus vrai. La promenade sur les toits, au troisième acte, captive peut-être davantage l'attention, mais l'autre situation l'emporte sous le point de vue dramatique; le dénouement est pour l'œil; la fin du second acte est pour l'âme. M<sup>me</sup> Montessu se fait

reconnaître à sa légèreté, quoiqu'elle danse peu. Elle parcourt le théâtre avec une agilité merveilleuse;

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

J'ai dit que M<sup>lle</sup> Legallois était fort bien placée dans le rôle de Gertrude; j'ai du plaisir à le répéter; je ne veux oublier ni le petit trompette Louisa, ni Marcellia Brocard; ni Montjoie qui joue très convenablement le colonel. Ce ballet est un de ceux que M. Aumer a composés avec le plus de soin et de goût; la musique de M. Hérold est fort agréable, mais j'aurais désiré qu'il employât un peu plus souvent de ces airs proverbes, pris dans une situation à peu près semblable, qui font deviner le jeu de scène par analogie, et qui aident la pensée par le souvenir. Les décors sont de Cicéri [Ciceri]. Voilà un laconisme commode pour dispenser d'un éloge. En résumé, l'ouverture de l'Opéra s'est fait sous les plus favorables auspices. La salle était comble, et la preuve qu'on ne s'est pas ennuyé, c'est que personne n'est sorti avant la fin, quoique la somnambule ne se soit mariée qu'à minuit un quart. Je crois pouvoir prédire au directeur un avenir prospère; il a pris pour cela un excellent moyen; calculant avec sagesse que depuis le mois de juillet il y a beaucoup plus de petites fortunes que de grandes, il a baissé le prix des places, et il a mis son théâtre à la portée de toutes les bourses. Enfin, il a fait ce que doit faire un administrateur prudent; il a diminué ses dépenses pour augmenter ses recettes. Avis au ministre des finances.

**LA QUOTIDIENNE, 5 juin 1831, pp. 1-2.**

Journal Title:	LA QUOTIDIENNE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	5 Juin 1831
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°156
Year:	1831
Series:	None
Pagination:	1-2
Issue:	Dimanche 5 Juin 1831
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
Subtitle of Article:	Ouverture. – Restauration de la salle. – GUILLAUME TELL, réduit en trois actes. – LA SOMNAMBULE.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Front Page text
Cross-reference:	None